

Le sujet postmoderne entre symptôme et jouissance

DU MÊME AUTEUR

Anthropies. Prolégomènes à une anthropologie clinique,
Bruxelles, De Boeck-Université,
coll. « Bibliothèque de pathoanalyse », 1991

L'éthique hors la loi. Questions pour la psychanalyse,
en collaboration avec Jeanine Le Poupon-Pirard,
Léandre Nshimirimana, Pascal Mettens,
Bruxelles, De Boeck-Université,
coll. « Raisonances », 1997

Regnier Pirard

Le sujet postmoderne
entre symptôme et jouissance

é
ditions
rès

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1738-3
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

À Jeanine, Lou et Sarah

Table des matières

| | |
|--|-----|
| En guise d'ouverture : quelques propos sur le temps éclaté d'une nouvelle économie psychique | 9 |
| Ce passé du père... .. | 21 |
| L'enfant, c'est la trace vive de la castration | 45 |
| Aux limites de la cure..... | 59 |
| Clinique de la banalité : perversions ordinaires | 79 |
| Les perversions ordinaires..... | 95 |
| L'angoisse n'est plus ce qu'elle était | 149 |
| La Chose publique : pas-toute | 159 |
| L'enveloppe de l'objet. Sur les rapports entre symptôme et jouissance..... | 169 |
| Pas l'Un sans l'Autre..... | 183 |
| La jouissance de Freud à Lacan..... | 195 |
| L'a-direction de la cure..... | 207 |
| Où va la psychanalyse ?..... | 223 |

En guise d'ouverture : quelques propos sur le temps éclaté d'une nouvelle économie psychique

L'homme contemporain court contre la montre, tendu vers un jouir toujours plus bref et intense. On consomme et on se consume dans une débauche d'objets à portée de main, de regard, de sensations profuses. Ce que d'aucuns nomment croissance n'est que fuite en avant. Appel du vide, figure de Thanatos ? Toute une clinique de la défonce, si prégnante aujourd'hui, incline en ce sens. Appel au vide, à l'évidement ? Ce serait une autre affaire, qui disposerait à un nouvel Éros. Nous n'en sommes pas là. La nouvelle économie psychique, mimétique du marché, s'indexe non plus sur le désir (qui s'accommode peu ou prou de la castration) mais sur la jouissance (entretenu dans la croyance, par-delà l'appât des gains et la dévoration des biens, en la disponibilité des choses). Le sujet¹ du discours capitaliste, négateur (*Verleugnung*) de la perte consentie au principe du désir, court en toute méconnaissance derrière son ombre confondue avec celle de l'objet perdu qui lui est tombée dessus. Il est foncièrement maniaco-dépressif, bien que ce foncier soit le plus souvent recouvert des multiples formes

1. Il est clair que je me contente pour l'instant de prendre le terme de sujet dans un sens assez trivial, qu'il conviendrait d'épurer. J'espère y conduire chemin faisant.

postmodernes de ce que Pascal appelait le divertissement, panoplie de perversions douces. L'économie psychique semble ne plus tant fluctuer au baromètre des heurs et malheurs domestiques ou professionnels que carrément à la bourse mondiale des jouissances labélisées. Même les laissés-pour-compte de la mondialisation mercantile sont happés par sa logique, dont ils perçoivent seulement le décor à l'envers, c'est-à-dire à l'envie.

Comment désirer entre transe et désespoir ?

Car, de toute évidence, la pléthore n'est guère plus rassurante que la pénurie, elle ne peut que creuser le manque mais sous le seul mode du besoin déçu. D'où la nécessité où se trouve jeté le sujet de revigorer sans cesse un désir menacé d'extinction, par une surenchère de sensations fortes (du porno à l'horreur), d'adjuvants dopants pour l'humeur et la performance. On s'en rendra compte à plonger simplement le regard dans le miroir des médias : toujours plus *hard*, plus *gore*, plus *trash*, c'est-à-dire le rebut, le déchet, une certaine forme de l'objet *a* monté en graine de fétiche. Or, pour peu qu'un sujet – individuel ou collectif – s'identifie à cet objet d'une position qui ne serait pas de semblant, ou s'acharne à en compléter l'Autre, bonjour les dégâts ! On serait en droit, semble-t-il, de penser que le sujet contemporain se comporte comme s'il redoutait l'effondrement en quelque trou noir de non-être (*breakdown*, disait Winnicott, ajoutant que le redouter était déjà l'aveu qu'il s'était produit).

Une manifestation clinique, quelle qu'elle soit, a toujours structurellement raison. Encore faut-il, à se soutenir existentiellement, qu'elle soit en mesure de prononcer le mi-dire de sa vérité sans entretenir outrageusement le médire de son mensonge. Aussi Lacan reconnaissait-il une lâcheté morale dans la dépression. On ajoutera : pas moins dans l'agitation qui la compense. Que le désêtre à rencontrer le soit donc de la bonne façon ! Voilà pourquoi la question du statut de l'Autre est devenue éminemment cruciale. Si

certains cherchent à le « fondamentaliser », beaucoup désespèrent de sa consistance, ne fût-elle qu'imaginaire. L'Autre fait silence, il ne promet plus rien (c'est la terrible leçon d'Auschwitz). Les énoncés dont se trame le discours qui nous porte ne sont plus assignables qu'à des énonciateurs estompés et dispersés. Au milieu de ces lambeaux d'images, comment échapper à un sentiment de dérélition ? Les solutions phobiques et paranoïaques (il n'en manque pas sous le couvert d'un principe de précaution indéfiniment étiré) peuvent soulager jusqu'à un certain point car elles supposent quelque forme, même dégénérée, de croyance en la consistance de l'Autre, mais il n'est pas sûr que l'homme contemporain – pris ici en qualité de « type discursif » – puisse encore disposer longtemps d'un tel recours. Comment trouvera-t-il désormais sa voie entre manie et dépression, transe et désespoir ? Devra-t-il s'en remettre aux gourous ou aux *louzoù*² pour assumer ce que J.-P. Lebrun appelle joliment le « malaise dans la subjectivation » ?

Si la psychanalyse n'a rien à regretter de l'effondrement du patriarcat dans nos sociétés occidentales, jusqu'à peu forme traditionnelle de la consistance de l'Autre, il lui incombe par contre d'en mesurer les effets sur le sujet contemporain. À l'ère postmoderne, le signifiant (du) père, s'il n'a plus d'avenir, a-t-il encore un usage ?

Le symptôme se noue autrement depuis qu'a muté, même dans la version Lacan, le Nom-du-Père articulateur du mythe œdipien, alors que montait en puissance un certain discours de la science conjoint à celui du capitalisme – donc le discours des technosciences –, avec la prolifération sur la scène sociale des objets à jouir. Le désir contourne de plus en plus souvent la loi de la castration, tandis que la jouissance se revendique préférentiellement de l'expertise pour garantir ses accès à l'objet. Du Père tutélaire, voix supposée

2. Médicaments, en breton.

de l'autorité ancestrale, aux experts, voix certifiées de l'exactitude calculatrice, le discours bascule, son énonciation change. Les effets cliniques de ce glissement dans la caution se repèrent en maints endroits du social, de l'éducation au secteur de la santé, en passant par les nouvelles formes « conjugales » et contractuelles d'une manière générale. On veut de l'évaluable, du comptable, du jetable, du recyclable, du déplaçable... Or, longtemps, le père, bien qu'il fût chasseur, marin, voyageur, nomade de bien des manières, a constitué paradoxalement un pôle magnétique dans un champ social qui semble aujourd'hui déboussolé. À l'âge des nouveaux pères serions-nous devenus « père-sans » et que cela pourrait-il vouloir dire ? Quid d'un « saint homme » métamorphosé en sinthome ?

S'il est vrai que les époques de la culture entretiennent des affinités électives avec tel ou tel mode d'ancrage du sujet dans la structure discursive qui noue le lien social, il convient d'explorer le type de discours dans lequel s'encre (c'est fondamentalement une affaire d'écriture de la jouissance) le sujet postmoderne. Le discours hystérique a longtemps mis en avant la division subjective lancée comme un défi aux signifiants maîtres. Cette division accuse aujourd'hui une forme de clivage. On se prosterne, jusqu'à la prostration, devant les savoirs établis de la techno-science, tout en protestant du rêve maniaque d'une jouissance illimitée. Pour parer à l'affolement, le sujet contemporain préfère le démenti au refoulement plus coûteux, le dédoublement au conflit. On dirait que la chaîne signifiante s'est retirée en bruit de fond, tandis que s'impose une certaine banalisation instrumentale du langage, qui le ravale au rang des moyens de communication, sur lesquels tout sujet semble désormais branché en prise directe. Faut que ça com ! La poésie, s'il en reste, fait retour dans le réel de la pub, là où les tropes de la langue auront trouvé refuge. Quand dire, c'est faire et quand faire, c'est dire – et que cela revient au même, car on passe à l'acte comme on se paie de mots –, on assiste au triomphe

de l'opportunisme, à l'heure de l'occasion généralisée, dans l'erre du coup par coup. Le postsujet de la postmodernité serait-il devenu stochastique, aléatoire, à éclipse ? Surgi du réel il fait retour dans le primesaut contemporain. C'est un retour, notons-le, proprement « automatique ». Jamais, cependant, un tel coup de sujet n'abolira le hasard (contingence de sa manifestation), ni la nécessité (incontournable de sa structure).

L'impuissance à les articuler s'offre comme un des modes où l'inconscient aujourd'hui se donne à déchiffrer.

En tout cas, le nouveau type de discours, capitaliste, qui nous « ensemble », c'est-à-dire nous juxtapose, requiert d'en examiner les implications. Nous devons pour cela accepter de jeter nos filets dans des eaux qu'on pourrait dire « perverses », au sens des perversions ordinaires. On les distinguera des formes cliniques depuis longtemps attestées, où la jouissance sexuelle cherche ses exutoires en forçant les pulsions partielles et par l'instrumentation de l'autre, dans la dérision de la Loi, qui dès lors n'est pas méconnue mais jouée. L'atmosphère du malaise contemporain s'exprime plutôt sur le mode régressif d'une libido polymorphe « aphallique », soulée des sollicitations de jouissances multiples, qui rendent le sujet postmoderne (d'aucuns préfèrent le dire hypermoderne) plus déçu que coupable, en manque plutôt que manquant, innocent nourrisson cyclothymique d'une profuse mais capricieuse marâtre. En bonne mère perverse, le discours capitaliste s'entend à exciter les besoins, quitte à se défausser dès qu'il ne peut plus y répondre. Il provoque l'écrasement du désir sous le poids des objets-simulacres, qui viennent en fétiches des objets *a*, tels des leurres masquant la perte nécessaire.

Le Nom-du-Père était censé fonctionner comme extracteur d'objet voué, depuis l'abîme de sa perte, à causer le désir. Comment se comportent les objets quand ce Nom-du-Père, quelle qu'en soit la version, n'est pas nécessairement forclos mais en veille voire indisponible ? Cherchent-ils à se

déboîter du fantasme et à s'imposer comme autant d'émanations d'un Autre à (faire) jouir ? Le problème reste le même avec la pluralisation des Noms-du-Père et la désintri-cation des nœuds, puisqu'il y va du désarrimage de l'objet. Ce qui, dans une certaine configuration théorique, s'appelle états-limites, faux self, personnalités *as if*, troubles narcissiques, trouverait peut-être, au moins en partie, une qualification plus lacanienne sous le terme de « perversions ordinaires ». À condition d'en cerner autant que possible le mode discursif.

C'est une telle ébauche que tente le présent ouvrage. Les textes qu'il regroupe font reprise, plus ou moins réécrite, de quelques interventions tournant autour du même thème, que je baptiserais volontiers, avec l'effet de lalangue qui convient, « Dé-Noms-du-Père ». La plupart sont inédits, même si l'un ou l'autre a pu être diffusé dans le cercle des *Cahiers de l'École psychanalytique de Bretagne*. Trois ont préalablement paru dans *La clinique lacanienne*. J'aimerais qu'on y trouve l'insistance sans préméditation, voire la cohérence dans l'après-coup, d'un questionnement. Il nous a semblé, à J.-P. Lebrun (que je remercie de m'accueillir dans sa collection) et à moi-même, que la table ronde qui avait fait suite à une Journée d'étude que j'avais organisée à l'université de Nantes sur les perversions ordinaires se devait de figurer au cœur du livre. Non seulement parce que le regretté Christian Demoulin avait eu l'amitié d'en ouvrir les travaux en réagissant à mon texte sur une « clinique de la banalité » ici reproduit, mais surtout parce que cet échange témoigne d'un *work in progress* dont nous avons gardé un vif souvenir, et qui posait des jalons pour d'autres travaux³. J'ai hésité à insérer le texte sur « L'a-direction de la cure », qui comporte

3. Je pense, par exemple, à D.-R. Dufour, *Le divin marché* (Denoël, 2007) et *La cité perverse* (Denoël, 2009), à J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire : vivre ensemble sans autrui* (Denoël, 2007) et *Clinique de l'institution : ce que peut la psychanalyse pour la vie collective* (ères, 2008), à C. Demoulin, *Se passer du père ?* (ères, 2009).

un aspect vivement polémique. Si j'ai choisi de le faire, c'est qu'au-delà d'un certain ton persifleur auquel il peut m'arriver de céder, il touchait à de vraies questions, que l'actualité la plus récente continue de porter au grand jour, et qui font encore débat. À quoi reconnaître une psychanalyse ? L'exercice d'une clinique analytique ? Au creux de ces questions majeures gît celle du temps et de son maniement, celle encore du statut du symptôme.

Qu'advient-il si le temps – quand bien même il n'est pas tout de ce côté, étant aussi incision subjective – se fait objet de pulsion expectante, voire « expect-orante », avec l'ambiguïté inhérente aux positions de l'objet ? Pressé d'agir, de conseiller, de redresser, sollicité comme mentor, devin, guide, le clinicien est lui-même pris, bon gré mal gré, dans les rets de cette nouvelle économie à flux tendu. Certes, il se gardera de s'y jeter aveuglément, s'il est analyste. Mais comment se soustrairait-il à devoir innover dans la praxis du temps, si ce dernier s'avère bien à compter dans la série des objets à jouir ? N'en fera-t-il pas l'épreuve dès le temps de sa formation puis dans l'exercice de son art, de plus d'une manière ? Car on ne naît pas clinicien, on le devient, non au terme d'un cursus diplômant mais plutôt par cette reconnaissance de la division subjective, qui n'advient qu'en son temps..., ou pas et n'est jamais acquise une fois pour toutes. À partir de là seulement peut s'appréhender avec plus de justesse la question clinique de la durée, qui a toujours fait débat depuis Rank et Ferenczi mais rebondit aujourd'hui de plus belle. Tel prône la thérapie brève « protocolisée », alors qu'un autre pratique systématiquement les séances courtes. L'un fixe une périodicité des rencontres, tandis que l'autre les abandonne au gré de la demande. Tous les cas de figure semblent possibles et le sont probablement en effet, à l'ère d'un temps éclaté. Mais à cette seule condition, cependant, d'en mesurer les effets transférentiels et de pouvoir s'en débrouiller.

La question se radicalise si l'on envisage l'extension et la diversité des terrains où la clinique analytique s'est aven-

turée hors la cure, là où parfois toute guérison (de quoi ?) est non seulement de surcroît mais parfois proprement mythique. Qu'y fait-on au fil du temps ?

Dernier tour d'écrou pour durcir encore la question : le temps psychopathologique a de multiples manières. Quoi de commun entre déclenchements brutaux, processus insidieux, cyclicité, chronicité, inertie de la répétition, crises et apaisements ? Sinon au moins ceci : le paradoxe à penser de l'intemporalité de l'inconscient, sa patience, et de l'historialité du sujet.

On savait depuis Freud que la psychanalyse était un métier impossible. Il n'est même pas sûr que la psychologie clinique soit un métier pensable, tout au plus praticable à certaines conditions, parmi lesquelles une appréhension du temps qui ne soit pas trop aberrante.

Revenons à la cure. Comment faire en sorte qu'une analyse potentiellement infinie puisse cependant trouver un terme ? Pour le dire autrement, qu'est-ce qui est opérant dans la cure⁴ sinon le symptôme ? Sous certaines conditions à préciser, car comme pour le cholestérol il y a du bon et du mauvais symptôme, il peut être opérant là où on aurait attendu qu'il fût plutôt opéré. Voilà donc un paradoxe.

Le symptôme est foncièrement un travail, et surtout une mise au travail, *Symptomarbeitung* pourrait-on dire, à condition d'en obtenir le fruit de la meilleure manière, car au sens psychanalytique, s'il est acquis, il n'est certes pas donné. Le juste ou l'injuste prix de sa transaction devra se négocier au change du transfert. Une escroquerie, reconnaissait Lacan. Il se trouve qu'au débit ou au crédit des jouissances les places ne sont pas aléatoirement réparties mais largement prédisposées. Aucune commune mesure n'équilibrera cependant jamais les peines et les biens, dont

4. L. Balestriere, J. Godfrind, J.-P. Lebrun et P. Malengreau, *Ce qui est opérant dans la cure. Des psychanalystes en débat*, Toulouse, érès, 2008.

l'ajustement sera toujours de circonstance. Au bout du compte, quoi qu'il advienne, les soldes seront versés dans le trou sans fond de l'Autre qui n'existe pas. C'est l'entropie de la jouissance, de la jouissance en trop, précisément. Celle qu'il ne faudrait pas. Ou... qui ne fauterait pas, à la juste mesure de la castration.

N'est-ce pas la leçon d'Œdipe, l'homme du faux pas ? Il claudiquait, dit la légende, d'avoir été suspendu par les pieds dans la montagne, exposé aux charognards, écarté du trône dès sa naissance par un père aveugle de jalousie. On connaît la suite. La mauvaise rencontre du jeune homme boitillant – c'est son nom, Oïdipous, pied enflé – sur la route de Thèbes. Fallait pas passer par là, sur la route des « faut pas » en cascade : faut pas tuer, faut pas baiser la reine..., ou alors, faut payer le prix. Quel prix ? Le prix du savoir révélé du destin pour l'inconscient à ciel ouvert des Grecs. Pour les judéo-chrétiens que nous sommes encore, le prix du savoir déduit d'un inconscient interprété. Car le Dieu Un qui monopolise la parole, du même coup la retranche, elle est frappée de refoulement. La lui reprendre n'est pas une mince affaire. Voilà l'origine juive de la psychanalyse, que Freud assume dans son *Moïse* final. Ainsi Œdipe et Moïse sont-ils nos premiers Noms-du-Père. L'un comme l'autre ont entrevu la face cachée de la jouissance indicible, celle qui ne se connaît pas (Kant sur ce point avait raison, qui l'appelait *Das Ding an sich*) mais s'éprouve. La clinique est à repenser depuis ce bord. De Thèbes à Colone, Œdipe, du mont Horeb au mont Nebo, Moïse, Autres presque devenus.

C'est en appui sur cette arrête, ce bord, qu'un symptôme peut basculer de la superstructure à la structure, si l'on peut ainsi s'exprimer, de l'impuissance à l'impossible. Il ne s'agit plus de parer (dans tous les sens du terme) la castration imaginaire toujours indexée à la Loi, ni même de passer de ce fantasme à l'assomption, toujours manquée, du manque structurant du désir, mais plutôt d'entrevoir la terre promise de la jouissance comme impossible. Promettre

l'impossible, quel oxymore ! Pour cela il faudra nécessairement rencontrer l'angoisse, en empruntant plus d'une fois – c'est le travail de l'analyse – les signifiants souterrains qui y mènent. Quelle angoisse, dont je dis qu'elle n'est plus ce qu'elle était ?

Le désir est un art du semblant, c'est l'artisan du symptôme transfiguré. À l'illusion mensongère consistant à (faire) croire qu'une morale, utilitariste ou idéaliste, provisoire ou péremptoire, puisse se mettre au service du Bien sans illico courir se livrer au service des biens tels que définis par le discours du Maître, Lacan oppose cette vérité clinique : qu'à servir, on n'en fera jamais assez, jusqu'à l'asservissement. C'est la racine de la culpabilité. Il n'y en a pas d'autre, dit-il, que d'avoir cédé sur son désir. Qu'attendre alors d'une analyse ? De satisfaire le « désir » jusqu'à plus soif – mais lequel, s'il n'est ni de Kant ni de Sade ? Une solution de flambeur serait luciférienne (ou faustienne) et resterait bloquée dans la position du défi. On peut lui opposer ce passage du Séminaire sur *L'éthique* : « Si l'analyse a un sens, le désir n'est rien d'autre que ce qui supporte le thème inconscient, l'articulation propre de ce qui nous fait nous enraciner dans une destinée particulière, laquelle exige avec insistance que la dette soit payée, et il revient, il retourne, et nous ramène toujours dans un certain sillage, dans le sillage de ce qui est proprement notre affaire. » Cette affaire n'est que la façon absolument singulière dont un corps peut palpiter sous l'effet du langage qui le marque. Miracle répété de ce qui s'appelle un sujet, cette alchimie échappe à toute universalisation.

Ici le sujet, pourrait-on dire, se refend du symptôme, autrement dit épouse son sinthome. Pas de sujet qui ne soit cicatrice de l'impossible équivalence d'un être de néant. En ce sens, nous sommes littéralement des survivants ou des morts en sursis. Pour tout parlêtre, l'intrication du symbolique, de l'imaginaire et du réel, guise lacanienne des modes spinozistes, est fragile. Chez certains, comme Joyce, elle

succombe au lapsus du nœud, qu'il faut alors consolider de quelque artifice. Par exemple la dissémination de la lettre (de « là-l'êtré »). Mais n'est-ce pas ce qui se passe pour toute parole analysante quand elle s'abandonne à sa littéralité ? Le désir part à la dérive, en quête d'un semblant à le faire tenir. Ce semblant est phallique.

Sous le symptôme (phallique) se cache le sinthome, c'est-à-dire la faille irréductible (le point-trou) dont se soutient la structure de l'être parlant. Ce dont souffre un sujet, ce n'est jamais de son sinthome qui est plutôt son salut, mais de ce qui malencontreusement le vise tout en le ratant, à savoir son symptôme. C'est cependant l'entêtement souffrant du symptôme qui constitue pour un temps nécessaire le meilleur gage de l'objection que tout sujet adresse par la facticité de son être-là à la pureté du non-être et le pose en présence réelle.

Quand le symptôme au sens névrotique du terme vient à s'estomper socioculturellement ou même à disparaître, et avec lui la névrose de transfert, sans que pour autant un délire ou des hallucinations s'y substituent, est-ce une garantie d'accès au sinthome ? Pas si sûr. Débarquement souvent en *terra incognita*, pour laquelle on cherche des nouveaux noms : états-limites, psychoses ordinaires, perversions ordinaires... Tout cela peut se ressembler dans la phénoménologie clinique sans obéir pour autant aux mêmes axiomes explicatifs.

Partant du principe que la psychanalyse est, selon l'heureuse expression, une clinique sous transfert, il s'agira de se demander quelles sont encore les chances de la parole, dans une phénoménologie clinique où prévaut la solution par l'acte (extériorisé ou retourné psychosomatiquement contre le corps). Ne doit-elle pas elle-même se transformer ? Parole poétique ? Interpellation interlocutive ? Il est sûr, en tout cas, que le sens est à raser au plus près et que c'est ce qui fait la différence entre la psychanalyse « postmoderne » et la prolifération herméneutique ringarde qui caractérise la

plupart des psychothérapies dites « de la parole », sans évoquer celles où cette dernière se réduit au mot d'ordre ou au statut de pur agent de renseignement.

À une époque où le récit s'efface au profit d'un langage éclaté, où la monstration de l'objet envahit l'avant-plan, nous devons faire face à des modalités symptomatiques et transférentielles inédites, résultant de nouveaux modes d'apparaître du sujet. Certes, dans la structure, on peut dire le sujet inchangé puisqu'il n'est que coupure, des signifiants et d'avec l'objet. On ne voit pas comment il pourrait en être autrement. Mais cela, c'est la structure. Comment s'investit-elle ? La question est clinique car il s'agit des nouveaux modes d'occultation de la structure, la guise du montrer-cacher de sa phénoménalité. Si l'hystérique, à l'instar de toutes les névroses de transfert, était spontanément analysant(e), le sujet d'aujourd'hui (phénoménalement dit) se présente comme en « hypo-structure ». Le désir de l'analyste consiste dès lors à provoquer la mobilisation d'une division subjective qui serait comme réfugiée dans les limbes, pour parler comme J.-P. Lebrun. La psychanalyse n'a pas le choix : pour garder l'axe de son éthique, elle doit adapter sa technique, qui n'est cependant ni de rééducation ni d'endoctrinement.

Les textes qui suivent sont à lire comme des variations autour de ces questions, prises tantôt sous un angle tantôt sous un autre. Ils ne s'enchaînent qu'à parier, avec ses trébuchements et ses hésitations, sur l'instance de la lettre dans l'inconscient. Elle est seule, en définitive, à pouvoir produire une parole d'auteur. Il n'y a pas d'autre signature, du moins pour un psychanalyste.

Ce passé du père...

Un Père vient du fond des âges. Bien malin qui pourrait dire où il va. Freud voyait dans la création de son nom, de sa notion, l'entrée de l'humanité dans la culture. Je pense qu'il avait raison et que, quel que soit donc son destin, il laisse une trace ineffaçable, quand bien même serait-elle un jour dépassable. S'en passer, à condition de s'en servir.

Je poserai la question de la paternité dans la double dimension de l'institution et du désir.

La première est traditionnelle : un père est ce qui fonde une origine, non pas de vie, comme le fait une mère, mais d'être, avec ce que cet être suppose de non-être, de marquage symbolique, dont le patronyme est l'écriture usuelle mais non suffisante, car la marque peut être vide de désir. Cette opération « nommante », jusque récemment apanage culturel du père dans notre législation, est une des figures du Nom-du-Père, la plus commune, elle institue de l'humain (il s'agit de « n'hommer », comme dit Lacan). Or c'est précisément parce que « *pater incertus est* » que paradoxalement il peut et doit nommer en se nommant. On notera que sur ce point les prouesses des biotechnologies (par exemple, l'insémination avec donneur anonyme) ne font qu'aiguiser le problème. Cet acte nominateur/dominateur s'est longtemps abrité sous le couvert du religieux mais celui-ci masque soigneusement le ressort meurtrier qui l'anime et ne cesse de